

L'arrivée de Lénine en Russie

G. Zinoviev

Source: «Bulletin communiste», 5e année, n°29, vendredi 18 juillet 1924, pp. 701-703. Voir également [une autre version de ce texte](#). Notes MIA.

Le jour où j'appris la nouvelle de la révolution de Février, j'étais à Berne, Lénine demeurait alors à Zurich. Je revenais de la bibliothèque municipale, lorsque soudain un formidable tumulte attira mon attention. On s'arrachait l'édition spéciale d'un journal portant en gros caractères : « *La révolution en Russie* ». J'eus comme un éblouissement. J'achetai la feuille à peine sortie de l'imprimerie et sentant encore l'encre fraîche et je courus chez moi. J'y trouvai un télégramme de Lénine qui me demandait de venir « *immédiatement* » à Zurich.

Lénine s'attendait-il à un dénouement aussi rapide ? Ceux qui ont lu nos écrits d'alors (*Contre le courant*) ont vu combien il désirait la révolution russe, avec quelle passion ardente il l'appelait. Mais nul n'escomptait un dénouement aussi rapide. La nouvelle venait à l'improviste.

Ainsi donc, le tsarisme s'était écroulé ! La débâcle commençait. Le premier coup à la guerre impérialiste était porté. Un des obstacles les plus importants avait disparu de la voie de la révolution socialiste. Le rêve de générations entières de révolutionnaires russes était enfin réalisé.

... Plusieurs heures durant, sous le gai soleil printanier. Lénine et moi nous marchons par les rues de Zurich. Nous allons au hasard, en proie à une émotion intense, édifiant toutes sortes de plans, attendant de nouveaux télégrammes à l'entrée de la « *Neue Züricher Zeitung* », émettant des hypothèses basées sur les renseignements fragmentaires qui nous parviennent.

Mais peu à peu le calme revient en nous et nous commençons à raisonner froidement. *Il faut partir*. Que faire pour sortir le plus tôt possible de Suisse : telle est la principale pensée qui nous occupe.

Comme s'il sentait l'approche de l'orage, Lénine depuis quelques mois était dans une sorte d'attente oppressive. Il semblait que l'air manquât à ses poumons. Nous aspirions furieusement à l'action, à la lutte, et dans notre « trou » de Suisse, nous n'avions d'autre ressource que de fouiller les bibliothèques. Avec quelle envie nous considérions les social-démocrates suisses qui avaient la possibilité de travailler dans le mouvement ouvrier de leur pays ! Jamais encore la Russie n'avait exercé sur nous une telle force d'attraction, et nous en étions plus que jamais isolés ! Nous avions besoin d'entendre la langue russe, de respirer l'air de la Russie. Le pressentiment de l'orage révolutionnaire nous mettait dans un état d'énervement particulier. Lénine était littéralement comme un lion en cage.

Il faut partir. Chaque minute est précieuse. Mais comment nous rendre en Russie ? La guerre impérialiste battait son plein. Le chauvinisme le plus effréné se donnait libre cours. En Suisse, nous étions isolés du reste du monde. Toutes les voies nous étaient interdites : aucune issue. Au début, nous ne nous en rendions pas très nettement compte. Mais au bout de quelques heures, nous comprîmes que nous étions solidement enfermés et qu'il ne nous serait pas facile de nous échapper.

Nous courons de côté et d'autre, envoyons des télégrammes, mais sans résultat. Lénine élabore des plans, tous plus irréalisables les uns que les autres : aller en Russie en avion (seulement il nous manque quelques petites choses : l'avion, les fonds nécessaires, la permission des autorités, etc.) ; passer par la Suède avec des passeports de sourds-muets (hélas ! nous ne connaissons pas le suédois) ; obtenir d'être échangés contre des prisonniers de guerre allemand, gagner Londres, etc. Les émigrés

bolcheviques, mencheviques, S-R [*Socialistes-Révolutionnaires*] ;, etc. organisent une série de réunions pour discuter des moyens de revenir en Russie. N'espérant pas grand-chose de ces réunions, Lénine n'y assiste pas lui-même et se contente de m'y envoyer.

Dès qu'il s'avère que nous ne pourrions partir immédiatement, Lénine se met au travail et écrit ses *« Lettres lointaines »*. Quant à notre petit groupe, il s'efforce de déterminer nettement notre ligne dans la révolution commençante. Les écrits de Lénine se rapportant à cette époque sont suffisamment connus pour que je puisse me dispenser d'en parler. Je me souviens de plusieurs discussions ardentes que nous eûmes dans un petit restaurant ouvrier de Zurich, ainsi que dans le logement de Lénine, sur la question du mot d'ordre du renversement du gouvernement *Lvov*. Quelques camarades de « gauche » voulaient alors que les bolcheviques arborassent *immédiatement* ce mot d'ordre. Lénine s'y opposa catégoriquement. *« Il faut expliquer avec patience et persévérance la situation au peuple, lui dire toute la vérité, mais en même temps savoir attendre le moment où nous aurons conquis la majorité du prolétariat révolutionnaire : telle était, déclarait-il, notre tâche »*.

... C'est décidé. Nous n'avons pas le choix. Nous traverserons l'Allemagne. Advienne que pourra, mais il est clair que Lénine doit être le plus tôt possible à Petrograd.

L'idée du voyage à travers l'Allemagne suscita, comme il fallait s'y attendre, l'indignation des mencheviques, des S-R et, en général, de toute la colonie non bolchevique. Quelques hésitations se manifestèrent même parmi les bolcheviques. La chose, en effet, était compréhensible : le risque était grand.

À la gare de Zurich, lorsque nous étions déjà tous installés dans notre wagon qui devait nous mener à la frontière suisse, un petit groupe de mencheviques et de S-R organisa une sorte de démonstration hostile à Lénine. Deux ou trois minutes avant le départ du train, *Riazanov*, surexcité, me prit à part et me dit : *« Lénine s'est emballé ; il ne voit pas les dangers de son entreprise : vous, vous avez plus de sang-froid. Comprenez donc que c'est de la folie. Dissuadez Lénine de passer par l'Allemagne »*.

Néanmoins, quelques semaines plus tard, *Martov* et les autres mencheviques furent obligés de faire la même « folie ».

... Nous nous mîmes en route... Je me rappelle encore l'impression poignante que produisit sur nous l'Allemagne, dont l'aspect était celui d'un pays mort. Berlin, que nous ne vîmes que de la portière de notre wagon, ressemblait à un cimetière.

L'émotion que nous ressentions tous nous enlevait en quelque sorte la notion du temps et de l'espace. Je ne me souviens que confusément de Stockholm. Machinalement, nous marchions par les rues, nous arrêtant de temps en temps pour acheter quelques effets ou objets de toilette indispensables et nous informant à chaque instant de l'heure du départ du train pour Tornéo.

A Stockholm même, nous ne pouvions avoir qu'une idée très vague des événements de Russie. Le rôle double de *Kérensky* ne faisait déjà plus de doute pour nous. Mais quel était celui des Soviets ? Était-il vrai que *Tchkhéidzé* et consorts y fussent tout-puissants ? Pour qui était la majorité des ouvriers ? Quelle position l'organisation bolchevique avait-elle prise ? Tout cela pour nous était loin d'être clair.

... Tornéo. C'est la nuit. Sur le golfe glacé, la longue file des traîneaux qui nous emportent en Russie. Nous sommes dans un état de tension particulière. Les jeunes surtout sont nerveux. Bientôt nous allons voir les premiers soldats révolutionnaires russes. Extérieurement, Lénine est calme. Ce qui l'intéresse surtout, c'est la situation à Petrograd. Dans son traîneau qui file sur la glace vallonnée de collines neigeuses, il regarde obstinément le Sud et son œil semble vouloir scruter ce qui se passe dans la capitale révolutionnaire.

Nous voilà en terre russe. Nos jeunes gens se précipitent vers les soldats de la garde-frontière et

entament la conversation pour sonder le terrain. Quant à Lénine, il se jette immédiatement sur les journaux. Nous trouvons quelques numéros de la « *Pravda* » de Petrograd, notre « *Pravda* ». Lénine s'enfonce dans la lecture du journal. Il hoche la tête, fait des signes désapprobateurs : il vient de lire que [Malinovsky](#) était un provocateur. Il poursuit fiévreusement sa lecture. Quelques articles des premiers numéros de la « *Pravda* » où la position internationaliste des bolcheviques n'apparaît pas avec assez de fermeté l'alarment réellement. Comment se fait-il que notre organe n'affirme pas avec une netteté absolue sa plate-forme internationaliste ? Mais nous allons y mettre bon ordre, rectifier la ligne.

Nous causons avec les lieutenants « kérenskistes », « démocrates-révolutionnaires ». Nous voyons ensuite les premiers soldats révolutionnaires russes auxquels, après une heure d'entretien, Lénine donne le nom de « *défensistes consciencieux* », déclarant qu'il nous faudra faire parmi eux une « *propagande patiente* ».

Sur l'ordre des autorités, un groupe de soldats nous accompagne jusqu'à la capitale. Ils prennent place dans notre wagon. Immédiatement, Lénine se mêle à eux. La conversation roule sur la terre, la guerre, la nouvelle Russie. Grâce au savoir-faire de Lénine, à sa façon d'aborder les simples ouvriers et paysans, la plus franche cordialité règne bientôt entre nous et nos compagnons. Toute la nuit se passe à causer. Mais les soldats défensistes soutiennent leur point de vue. Lénine en tire une première conclusion : le défensisme est encore une grande force. Pour en triompher, il faudra de la persévérance, mais aussi de l'adresse et de l'intelligence.

Tous nous étions persuadés qu'à notre arrivée à Petrograd, nous serions arrêtés par [Milioukov](#) et Lvov. Lénine surtout en avait la ferme conviction et il nous préparait à cette éventualité. Pour plus de sûreté, nous fîmes signer à tous nos camarades de voyage la déclaration qu'ils étaient prêts à aller en prison et à répondre devant n'importe quelle porte quel tribunal pour la décision prise en commun de passer par l'Allemagne.

Plus nous approchons de Biéloostrov, plus notre anxiété s'accroît. Pourtant, à Biéloostrov, on nous accueille avec assez de bienveillance. Un officier kérenskiste, qui remplit les fonctions de commandant de la localité, fait même un rapport en règle à Lénine.

À Biéloostrov, nos proches amis sont venus à notre rencontre, et parmi eux [Kamenev](#) et Staline. Dans un étroit compartiment de troisième classe, à la lueur tremblotante d'une mauvaise bougie, a lieu le premier échange d'opinions. Lénine assaille les camarades de questions.

Allons-nous être arrêtés à Petrograd ?

Nos amis ne nous répondent que par des sourires énigmatiques.

Nous continuons notre route. À une gare proche de Sestrorietsk, des centaines de prolétaires viennent acclamer Lénine et le portent à bout de bras. Lénine les remercie chaleureusement dans une courte allocution.

... La plate-forme de la gare de Finlande à Petrograd. Il fait déjà nuit. Nous comprenons alors les sourires énigmatiques de nos amis. Ce qui attend Lénine, ce n'est pas l'arrestation, mais l'ovation triomphale. La gare et la place attenante baignent dans la lumière des projecteurs. Sur la plate-forme, une garde d'honneur de matelots, de fantassins et de cavaliers. La gare, la place et les rues avoisinantes sont bondées : des dizaines de milliers d'ouvriers sont là et font un accueil triomphal à leur chef. *L'Internationale* retentit. L'enthousiasme de la foule est à son comble.

À la gare, dans les appartements réservés à l'empereur, Tchkhéidzé lui-même est là avec toute une délégation des sommets. Au nom de la « *démocratie révolutionnaire* », il souhaite la bienvenue à Lénine, exprime l'espoir d'une fructueuse collaboration future, etc. Sans sourciller, Lénine répond par un bref

discours dont chaque mot est un coup de fouet pour la « *démocratie révolutionnaire* » et qu'il termine par le cri de : « *Vive la Révolution socialiste !* »

C'est alors une formidable vague humaine dans laquelle nous sommes emportés comme des fétus. On se saisit de Lénine et on l'installe sur une automobile blindée. C'est sur cette automobile qu'il fait son entrée dans la capitale révolutionnaire et parcourt les rangs serrés des ouvriers et des soldats dont l'enthousiasme est indescriptible. Tout le long du chemin, il prononce de brèves allocutions dans lesquelles il lance aux masses les mots d'ordre de la révolution socialiste.

Une heure plus tard, nous sommes dans le palais de Kchessinskaïa, où se trouve déjà rassemblé presque tout le parti bolchevique. Jusqu'au matin, c'est un flot intarissable de discours, auxquels Lénine doit répondre. À la pointe du jour seulement on se sépare. Nous sortons, nous aspirons avec délices l'air de notre cher Pétersbourg. Nous franchissons la Néva que nous n'avions pas vue depuis tant d'années. Lénine est joyeux, plein d'entrain. Pour chacun de nous, il trouve une bonne parole. Il n'a oublié aucun militant : il se les rappelle tous. Demain, il commencera avec eux son nouveau travail.

La gaieté rayonne sur les visages, le chef est arrivé. Avec une joie, un enthousiasme, un amour indicible, tous regardent Lénine, cherchant à fixer dans leur mémoire ces minutes inoubliables.

Lénine, après de longues années d'exil, est enfin en Russie, dans la Russie révolutionnaire. Le cycle des révolutions est ouvert. La Russie a trouvé un chef véritable. Un nouveau chapitre commence dans l'histoire de la révolution prolétarienne internationale.